



## DE L'ANALOGIE ENTRE FÉTICHISME ET ADDICTION

[Geoffrey Robert](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2013/4 Vol. 77 | pages 1161 à 1172

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130618485

DOI 10.3917/rfp.774.1161

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2013-4-page-1161.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# RECHERCHE

## *De l'analogie entre fétichisme et addiction*

Geoffrey ROBERT

Ce que l'on entend par « l'objet » dans l'addiction peut paraître assez flou tant ce terme semble recouvrir une multiplicité clinique. En effet, ce qui définit l'addiction n'est pas la spécificité de l'objet utilisé mais une dynamique de fonctionnement. C'est dans ce sens que Sylvie Le Poulichet a proposé de redéfinir l'« objet-drogue » comme *pharmakon* à partir de la définition qu'en donne Derrida dans *La Pharmacie de Platon*. « L'« essence » du *pharmakon*, écrit Derrida, c'est que n'ayant pas d'essence stable, ni de caractère « propre », il n'est, en aucun sens de ce mot (métaphysique, physique, chimique, alchimique) une *substance* » (Derrida, 1968). Nous utiliserons ce signifiant par commodité et parce qu'il nous semble offrir un espace pour élaborer le « montage » relationnel en question (Le Poulichet, 2002). Si le *pharmakon* ne peut être confondu avec son aspect, il importe de saisir quelle fonction, quel visage lui donne un sujet donné. Bien entendu, la spécificité d'une substance n'est pas à négliger. Elle peut même être déterminante dans le choix d'un objet matériel qui deviendra le support du montage addictif comme nous le verrons dans notre exemple.

Nous partirons donc d'une expérience clinique, en restant au plus près du discours du patient, pour établir un parallèle entre « montage pervers » et « montage addictif » à partir de l'exemple du fétichisme. En quoi le *pharmakon* peut-il être considéré comme analogue au fétiche ? « Le but du montage pervers, écrit Daniel Sibony, ligaturer le rapport à l'Autre, maîtriser l'angoisse du chaos (dès que l'autre nous échappe), ou l'angoisse dite de castration (que ligature l'effet de loi), ce but, cet objectif est relayé ou « pris en charge » dans le rapport aux nouvelles drogues par une gestion du rapport risques-profits ; sachant que le « produit » c'est ce qui présentifie l'autre, l'être, le monde, tout

ce qui échappe et qu'on a pas et que l'on aimerait acquérir » (Sibony, 2000, p. 10). Ainsi, la passion du *pharmakon* se tiendrait en lieu et place de la passion de l'autre. Telle drogue, tel comportement addictif serait le représentant d'un autre désubjectivé, fétichisé. Jean Kestemberg s'engageait déjà en ce sens lorsqu'il soulignait « la parenté indubitable entre cette forme extrême [le délire passionnel, l'érotomanie], et d'autres états pathologiques, entre autres la toxicomanie d'objet » (Kestemberg, 1962, p. 534).

C'est en suivant cette voie analogique que nous construirons notre pensée. Nous tenterons alors de faire apparaître, à partir d'un récit clinique, ce qui lie perversion, fétichisme et addiction comme ce qui les différencie.

#### L'ALCOOL ET L'ENFANT ROI

Grégoire, jeune homme lettré travaillant dans les médias, m'avait été adressé par son médecin traitant pour « parler » de ses alcoolisations quotidiennes. Il m'apprit lors de la première consultation qu'il buvait régulièrement depuis deux ans et demi, moment où sa compagne, Camille, questionna leur relation et menaça de rompre. « Ça me permettait de garder le sourire, de pas pleurnicher, d'être loquace, dit-il, avant d'ajouter, maintenant tout va bien avec elle. » Bien que cette crise conjugale fut passée, il continuait de boire chaque jour, au bistrot ou chez lui, principalement avant des rencontres, lorsqu'il devait voir sa petite amie ou sortir avec des amis. « Ça me rend plus guilleret, plus loquace », répétait-t-il alors que je ne pouvais m'empêcher d'entendre « loquace » en résonance avec « loque ». Il fit ainsi l'éloge de l'alcool, dont il était au départ venu se plaindre, substance magique ayant sauvé son couple et le rendant de plus agréable compagnie. Il craignait en effet d'être « lisse » ou encore « anecdotique » lorsqu'il était sobre. Cependant, si l'alcool lui semblait alléger ses relations, il se réveillait la nuit, angoissé, après avoir dessoûlé. Il s'interrogeait sur le regard que pouvaient porter les autres sur lui, leur possible jugement, ressassait les scènes de la veille en cherchant ce qu'il aurait peut-être « mal fait ».

Il s'inquiétait de ressembler de plus en plus à son père, lui-même alcoolique : « Avant on me disait : "Ah au moins t'es pas comme ton père, angoissé !" J'étais plus comme ma mère. » Et d'ajouter : « Ma mère n'a jamais été ferme avec mon père, elle est maternante avec lui, sa présence... Quand elle est là, il ne boit pas, ou beaucoup moins, mais dès qu'elle part il va au bistrot. » Puis, il associa sur sa relation à son supérieur hiérarchique : « C'est lui qui

m'a embauché. Au début tout se passait bien, puis il m'a mis à l'écart. Il a commencé comme moi, puis il a dû prendre la place d'autres personnes pour évoluer... Il a peut-être peur que ça lui arrive... C'est ma bête noire, je pourrai en parler pendant des heures. » Je me demandais alors comment l'alcool venait pour lui nouer l'infantile et l'actuel, révéler quelque chose de son identification à un père « loque » dont il avait honte lorsque, enfant, des amis venaient chez lui et voyaient les bouteilles étalées dans la maison. La fonction qu'il attribuait à l'alcool semblait tenir d'un renversement : ce qui fut une honte – l'alcoolisme de son père vécu de l'extérieur – était devenu le moyen d'une rencontre avec un moi triomphant. S'agissait-il pour lui de « transformer le traumatisme infantile en triomphe adulte » comme l'écrit Robert Stoller à propos de la perversion (Stoller, 2006, p. 22) ?

Lors des séances suivantes, il mit en scène un jeu de caché-montré dont il me faisait le complice, masquant au monde l'alcoolisme qu'il me révélait en « cachette », ne parlant à personne du fait qu'il allait consulter. Il se jouait du regard de l'autre, de tromper le regard de l'autre, et le mien, évidemment, en me testant régulièrement par des questions fallacieuses sur les possibles origines de son alcoolisme auxquelles je m'efforçais de ne pas répondre.

Il arriva un jour en ayant manifestement bu. « Aujourd'hui, comme disait Sartre, je me sens bien bourgeoisement installé dans le monde », commençait-il d'un air légèrement hautain. J'y entendais à la fois un élan mégalo-maniaque et une réponse à mon évocation – certes un peu déplacée et dont je ne me rappelle plus l'objet – des *Souffrances du jeune Werther* lors de la séance précédente. J'avais probablement cédé à la tentation intellectualisante (phallique) qu'il n'avait de cesse de solliciter pour mieux me destituer. Le discours de Grégoire présentait continuellement le jeu qu'il entretenait avec la castration, une remise en scène perpétuelle, dans sa parole, de l'alternance phallique/châtré qui n'est pas sans laisser penser au « coupeur de nattes » évoqué par Freud à propos du fétichisme.

« Dans certains cas, écrit Freud, la tendresse ou l'hostilité qui correspondent au déni et à la reconnaissance de la castration se mélangent inégalement, si bien que c'est soit l'une, soit l'autre qui est plus aisément reconnaissable. C'est ainsi que l'on pense pouvoir comprendre, même de façon lointaine, le comportement du coupeur de nattes, chez qui s'est mis en évidence le besoin d'exécuter la castration déniée » (Freud, 1927 e, p. 137).

Grégoire traitait l'alcool, mais aussi l'autre, dans ce rapport ambivalent. Son hostilité pris corps dans le transfert au cours de cette même séance. Il me suspecta ainsi d'être « un charlatan » qui recevait dans une « pièce ridiculement petite » avant d'ajouter, goguenard, « je prépare les séances à l'avance parce que j'en veux pour mon argent, moi, monsieur ! » Il fallait qu'il jouisse pleinement de son temps de séance comme il devait jouir pleinement, jusqu'au

bout, de ses alcoolisations : « Si je bois sans être ivre, je me sens frustré, je préfère ne pas boire du tout. Boire un verre de vin ça ne m'intéresse pas. » Autrement dit, si la mienne était « ridiculement petite », il m'expliquait que la castration ne passerait pas par lui. Il devait pour cela sans cesse la remettre en scène dans un jeu répétitif voué à maintenir un clivage fragile.

À la suite de cette séance, il s'était présenté ivre à sa compagne et lui « avoua » ses consommations d'alcool. C'est donc après avoir exprimé en séance le fantasme pervers de domination d'un thérapeute châtré que son masque de toute-puissance avait chuté hors du dispositif. Il n'eut alors de cesse de chercher en séance de nouveaux « stratagèmes » pour cacher à sa compagne sa consommation d'alcool une fois avouée, tentant à nouveau de me faire le complice de la jouissance qu'il tirait de ce jeu, donc de me démettre de ma fonction symbolique. « J'étais au téléphone avec elle et je buvais des gorgées loin du combiné pour ne pas qu'elle entende, me dit-il en riant. C'est quand même étonnant qu'elle ne se soit douté de rien. Elle est vraiment tombée des nues [...]. Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin de jouer ce jeu là. Je pensais que vous auriez les réponses avec ce que je vous dis ! » Ses séances n'étaient-elles qu'un nouveau jeu, un nouveau lieu où il pouvait jouir aux dépens d'un autre moyennant finance ? Mais, malgré tout, ce n'était pas le plaisir du jeu qui était le plus prégnant en séance mais bien l'angoisse. Une angoisse presque palpable qui se dessinait parfois sur son visage, qui pesait dans l'air, qu'il plaçait en moi. Je tentais de ne pas être totalement « pris » dans ce jeu transférentiel, de faire un pas de côté par rapport à la place d'un « père-loque », usurpateur du phallus, qu'il tentait de m'attribuer. Sa détresse était une détresse infantile, la détresse d'un enfant prisonnier de son illusion de toute-puissance qui, malgré ses cris, sa colère et son hostilité cherche un appui pour ne pas s'y perdre. Mon appui interne consistait à élaborer l'angoisse, l'inquiétude et l'hostilité qu'il savait si bien venir chercher en moi et à ne rien céder sur ma place.

« Depuis que je lui ai dit pour l'alcool son regard a changé. Parfois il est vide, il n'y a plus rien... je ne retrouve plus son regard enjoué » dit-il un jour d'un air abattu, avant d'ajouter, presque rêveur, « moi si elle partait à l'étranger pour deux ou trois ans ça ne me dérangerait pas, tant que je sais qu'elle m'aime inconditionnellement ». Arborant des « masques » changeants au gré des rencontres, Grégoire scrutait le regard. Celui de sa compagne, le mien, comme de tout autre, y cherchant quelque chose. Il se plaisait au bistrot, anonyme, observateur d'une scène à laquelle il se pensait extérieur, voyeur sans être vu, ayant pour plus grande crainte d'être reconnu. Au bistrot, il était « sans histoire », là justement où la scène lui montrait une part cachée de son histoire, de son origine. L'histoire d'un père buveur qui par-là s'était

vu accorder un amour maternel inconditionnel, l'histoire donc du désir de sa mère et de sa place dans la filiation.

« C'est marrant les couples parfois, quand ils ont un enfant, ils s'appellent papa ou maman... moi mon père a voulu que je les appelle par leurs prénoms.

- Dire « papa » ou « maman » ça permet de mieux repérer sa place d'enfant.
- Et quand eux s'appellent papa et maman ?
- L'enfant est à sa place, le commerce sexuel des adultes ne le regarde pas.
- Mon père avait aussi imposé que j'appelle mes grands-parents par leur prénoms.
- Et lui, comment il les appelle ?
- Il dit papa et maman. »

Cette séquence clinique signe une confusion générationnelle où son père est le seul ayant droit à une position d'éternel enfant. Positionné à égal des générations précédentes, l'accès à la génitalité semblait lui avoir été barré, le laissant dans l'envie d'une sexualité prégénitale sacralisée à l'endroit du père. Pour la première fois, il raconta un rêve. « Camille avait un enfant... j'étais supposé être le père... C'était un enfant très moche, il avait un visage d'adulte. C'était une femme. Elle ressemblait à la mère de Camille. C'était ses parents mais ils ne ressemblaient pas à ceux de la vraie vie. D'ailleurs, dans le rêve, ses parents se ressemblaient. » Nous pouvons évoquer à propos de ce rêve le commentaire de Janine Chasseguet-Smirgel à propos de l'idéal du moi dans la névrose et la perversion : « La nostalgie de la fusion primaire, époque où l'enfant était, à lui-même, son propre idéal, pousse, dans les cas normaux, le sujet à projeter son narcissisme devant lui, sur le père œdipien, le pénis paternel, dans le fantasme d'un accomplissement génital contenant la promesse d'un retour aux origines [...] à l'inverse, l'illusion perverse pousse à choisir la voie courte : c'est ici et maintenant que la fusion avec la mère va se réaliser, sans qu'il soit besoin d'évoluer et de grandir » (Chasseguet-Smirgel, 1984, p.111). Qu'en est-il des « voies » possibles pour l'idéal du moi lorsque le père n'est pas identifié au génital mais au prégénital ?

Lorsqu'il me dit « il y a beaucoup de vols au bureau en ce moment. Et à chaque fois que quelqu'un en parle je me sens coupable, je rougis, je suis mal à l'aise comme si c'était moi, peut-être que j'ai volé quelque chose quand j'étais petit et que je me sens coupable pour ça », j'entendais que ce qu'il avait tenté de « voler », c'était la perversion paternelle qui garantissait une éternelle place d'enfant jouisseur d'un amour maternel inconditionnel. L'alcool était pour lui l'instrument d'un désaveu de la castration, un fétiche censé l'autoriser

à occuper cette place d'enfant roi « volée » à son père<sup>2</sup>. La castration, pour Grégoire, ne pouvait renfermer aucune promesse à venir. Elle ne supposait pas de satisfaction future mais un renoncement définitif au « retour aux origines » (Freud, 1911 *b*, 1920 *g* ; Ferenczi, 1924). « Ma relation avec Camille est comme un immeuble qui était élégant, qui aurait subi un ravalement de façade et qui s'effrite, qui va s'effondrer. » Il retrouva l'impossible de cette satisfaction lorsque sa compagne pensa le quitter pour un autre, et la corrélation entre ses alcoolisations et sa réconciliation conjugale vint confirmer son fantasme : il n'est possible de jouir que par le triomphe du prégénital.

#### L'ANALOGIE DU FÉTICHISME ET DE L'ADDICTION

Le *pharmakon* est un objet extra-psychique qui, par l'action de l'incorporation, tend à annuler la coupure de la castration (Le Poulichet, 2002). Ainsi, le « montage » addictif peut être considéré comme une tentative de construction d'une « voie psychique » nouvelle, sorte de « néopsychisme » qui ferait fi de la castration. « Le toxicomane à la fois connaîtrait le psychique comme une affection de l'altération et [...] son recours pharmacien à la drogue qualifierait celle-ci tout à la fois comme substance (du) psychique (auto-attribution d'un néopsychisme) et comme force destructrice du psychisme altéré » (Fédida, 1995, p. 11). L'usage du *pharmakon* serait alors corrélatif, si l'on suit cette hypothèse, d'un clivage entre un « psychisme altéré » par la castration et un psychisme au fonctionnement plein, tout-puissant, sans manque. Freud décrit le clivage du moi comme conséquent au désaveu. C'est cette scission qui rend viable la défense perverse. Ainsi, les deux courants contraires – reconnaissance et désaveu de la castration – condensés dans la figure du fétiche, ne peuvent coexister qu'au prix « d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira plus jamais, mais s'agrandira avec le temps. Les deux réactions au conflit, réactions opposées, persistent comme noyau d'un clivage du moi » (Freud, 1940 *e* [1938], p. 222). Le montage addictif, tel celui de Grégoire, se tiendrait alors en place de « monument » érigé contre « l'horreur de la castration » (Freud, 1927 *e*, p. 135) à travers lequel se montre l'alternance entre reconnaissance et désaveu de la castration. En ce sens, nous pourrions dire que le montage addictif est un fonctionnement pervers.

2. Je tente par-là d'exprimer la nuance entre « structure » et « solution » perverse. Si le transfert, tel que je le décris, permet de penser Grégoire à l'écart d'une structuration perverse, il témoigne cependant d'un fonctionnement pervers construit par identification à son père.

Le *pharmakon* serait à penser comme un lieu de jonction entre ces deux parts psychiques clivées. En effet, le recours à un objet externe pointe l'incomplétude interne en même temps que son incorporation, toujours à renouveler, la masque. La difficulté est alors de comprendre cette dynamique du dedans et du dehors dans le montage addictif. Freud, dans son article sur la négation, attribue la possibilité de distinguer « intérieur » et « extérieur » à l'acte du jugement d'attribution. « Le juger est le développement ultérieur, approprié à une fin, de l'inclusion dans le moi ou de l'expulsion hors du moi » (Freud, 1925 *h*, p.170). Cela nous permet de mieux saisir en quoi le *pharmakon* est un élément frontière, à la fois interne et externe au sujet. Fétiche et *pharmakon* sont des objets non-vivants qui tendent à se suppléer au corps là où il vient à manquer. *Pharmakon* et fétiche figurent la partie – du corps, du soi, de l'autre – dont l'absence est désavouée.

Une illustration anthropologique du fétiche peut nous aider à mieux comprendre ce mécanisme de renversement de l'extérieur au corporel, du non-psychique au néopsychique, du non-vivant au vivant.

« Ce monticule de terre, écrit Tobie Nathan à propos du fétiche congolais – dans lequel ont été introduits au fil des ans le sang des animaux sacrifiés, le gin, le vin de palme, la bière et les limonades des offrandes, diverses substances provenant d'humains, des plantes, mais aussi des paroles, prononcées chaque jour. [...] un agglomérat de matières hétéroclites dont seuls les initiés détiennent la formule, se comporte comme un être vivant, réagit aux demandes et aux mises en demeure – plus que cela, il réagit comme un être humain : il parle ! » (Nathan, p. 12).

Ce fétiche est donc un agglomérat de matières devenu vivant, engendré par les humains et doué de facultés thérapeutiques. Le renversement possible entre vivant et non-vivant est tel que le destin de certains hommes valeureux est de devenir un fétiche, par l'action du « féticheur », atteignant par-là « une vie éternelle – l'éternité durant aussi longtemps que leurs descendants continueront à les honorer quotidiennement de leurs offrandes ». L'accomplissement de l'idéal se réalise par la synthèse, la fusion, de l'homme et du fétiche. L'exemple du fétiche congolais nous livre ainsi l'essence du fantasme des patients « addicts », l'impossible vers lequel ils tendent : faire corps avec l'objet qui présente l'absence.

#### L'INCORPORATION DU FÉTICHE

Le fétiche, comme le *pharmakon*, est « délimité spatialement, immuable, "ferme" pourrait-on dire, identique, sans fluctuations physiques, bref *transcendant* » (Rosolato, 1967, p. 20). Cependant, là où le fétiche est « coupé de son

appartenance corporelle, mais dans une continuité rappelée avec le corps » le *pharmakon* et le sujet font corps par l'action d'incorporation. Cette différence topologique nous paraît fondamentale pour différencier le montage addictif du fétichisme.

« Le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) », écrit Freud avant d'ajouter : « Il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace, il épargne aussi au fétichiste de devenir homosexuel en prêtant à la femme ce caractère par lequel elle devient supportable en tant qu'objet sexuel » (Freud, 1927 *e*, pp.134-135). Le fétiche permet donc la relation à l'autre sexe en même temps qu'il tend à en annuler la différence. Il agit comme un médiateur dans le rapport à la différence des sexes. Si le fétiche est un instrument du désaveu de cette différence, il y maintient le sujet, au point parfois de se réduire à un artifice personnel invisible aux yeux de l'autre, comme dans l'exemple du « jeune homme qui avait érigé comme condition du fétiche un certain "brillant sur le nez" » (Freud, 1927 *e*, p. 133). Le fétiche n'annule pas – dans la plupart des cas – la présence de l'autre mais tend à réduire la différence des sexes pour la rendre supportable.

À l'inverse, le *pharmakon* est incorporé, il agit corporellement comme un artifice narcissique et tend à annuler le manque donc la possibilité même d'une relation à l'autre. C'est en cela que le montage addictif nous paraît recouvrir une dimension plus archaïque que le fétichisme au sens classique dont la fonction se lie à la génitalité. Il s'agit dans l'addiction d'annuler l'altérité que chacun porte en lui dans un rêve de retour au narcissisme primaire mythique. Par un mécanisme de réversibilité de l'intérieur et de l'extérieur, le *pharmakon* tend à construire une nouvelle entité psycho-corporelle clivée et autocratique. Pour agir ainsi, cet objet doit être le réceptacle de projections de parties idéalisées, perçues comme manquantes, de la personnalité et/ou du corps. En prenant cet objet en lui après y avoir déposé ces éléments, le sujet tenterait d'annuler le manque en se construisant comme un « Un » omnipotent dont la possibilité de l'autre est exclue, sans jamais pouvoir y parvenir. Ainsi de Grégoire, pour qui la mise en place d'un système qui prétend de dépendre de la castration exige néanmoins « l'amour inconditionnel » de l'autre, un amour sans question, sans incertitude, impossible.

Les mécanismes nécessaires à la mise en place d'un tel procédé se rapportent à ceux que Wilfred Bion définit comme appartenant à la « partie psychotique de la personnalité » : le « contact [du moi] avec la réalité est masqué par la prédominance, dans l'esprit et le comportement du patient, d'un fantasme d'omnipotence qui vise à détruire la réalité ou la prise de conscience de celle-ci, et à réaliser un état qui n'est ni la vie ni la mort » (Bion, 2007 [1967], p. 55). Ainsi, le rejet de la réalité (ou l'illusion de ce rejet), observable dans la psychose

est ici accompli grâce à l'incorporation du fétiche. Ce qui spécifie le montage addictif par rapport à la psychose est à saisir dans cette différence quant au mode de réalisation du déni de réalité. Pour le psychotique, le « rejet » qui s'opère sur la réalité n'a besoin d'aucun apport extérieur : l'évènement est forclos, nul et non avvenu. En revanche, dans le cas du fétichisme et de l'addiction, un artifice est nécessaire. Le sujet doit avoir recours à un objet externe qui permet l'usage d'un mécanisme de défense pseudo-psychotique. L'évènement est désavoué et non forclos, il laisse une trace que l'artifice tente vainement d'effacer.

#### CONCLUSION

En guise de conclusion, nous dirions que le recours au *pharmakon* – fétiche incorporable – correspond au choix d'une folie artificielle pour ceux dont la « conscience » (Freud, 1911 *b*) est suffisamment constituée pour prendre acte de la réalité mais qui ne peuvent pas, pour autant, en supporter le poids. Que cette difficulté soit structurale ou d'origine traumatique, le *pharmakon* vient panser un corps écorché par le manque. Le sujet y fait appel lorsque la relation à l'autre engage un trop grand risque de souffrances, lorsque le manque porté par le langage ne signifie plus l'à venir d'une satisfaction espérée, mais le retour fatal à un état de détresse infantile. Manteau, couverture, compagnon immanquable, le *pharmakon* est le signe d'une tentative de retour en deçà de la possibilité de l'autre, un retour impossible, mythique, dont l'illusion est signifiée par le besoin d'un objet qui tente d'effacer sa propre nécessité.

Geoffrey Robert  
38 rue de Saintonge  
75003 Paris  
geoffrey.robert@me.com

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bion W.R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris, Puf, 2007.  
Bion W.R. (1967), *Réflexion faite*, Paris, Puf, 2007.  
Chasseguet-Smirgel J., *Éthique et esthétique de la perversion*, Seyssel, Champ Vallon, 1984.  
Derrida J. (1968), La Pharmacie de Platon, *Tel Quel*, n<sup>os</sup> 32-33.  
Fédida P. (1995), L'Addiction d'absence, l'attente de personne, *Cliniques méditerranéennes*, n<sup>os</sup> 47-48.  
Freud S. (1911 *b*), Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, *OCF.P*, XI, Paris, Puf, 2009.

- Freud S. (1920 *g*), Au-delà du principe de plaisir, *OCF.P.*, XV, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1925 *h*), La négation, *OCF.P.*, XVII, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1927 *e*), Le fétichisme, *La Vie sexuelle*, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1940 e [1938]), Le clivage du moi dans le processus de défense, *OCF.P.*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Hyppolite J. (1953), Commentaire parlé sur la «Verneinung» de Freud, in J. Lacan (1966), *Écrits I*, Paris, Le Seuil, 1999.
- Kestemberg J. (1962), À propos de la relation érotomaniaque, *Rfp*, t. XXVI, n° 5, pp. 533-604.
- Le Poulichet S. (1987), *Toxicomanies et psychanalyse - les narcoses du désir*, Paris, Puf, 2002.
- Nathan T., *La Chose et l'Objet*, <http://www.ethnopsychiatrie.net/objets/Lachose&l'objet.htm>.
- Rosolato G., Étude des perversions sexuelles à partir du fétichisme, *Le Désir et la Perversion*, Paris, Le Seuil, 1967.
- Sibony D. (1987), *Perversions*, Paris, Le Seuil, 2000.
- Stoller R. (1975), *La Perversion*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2006.